

July 29, 2009,  
No 49 symposium  
the 23rd International Congress of History of Science and Technology,  
Budapest, Hungary.

Madame Lavoisier, une négociatrice de la république des lettres  
in Symposium:  
Mediators of Sciences. Woman translators of Scientific texts 1600-1850  
Médiatrices des sciences. Femmes traductrices  
de textes scientifiques 1600-1850

Keiko KAWASHIMA, Nagoya Institute of Technology

Le dix-huitième siècle est souvent appelé “le siècle des femmes,” avec de nombreuses femmes intellectuelles, comprenant d’excellentes traductrices de textes scientifiques. Elles sont exactement, comme il est dit dans le titre de notre symposium, les médiatrices des sciences, et elles ont beaucoup contribué au progrès des sciences de l’époque. Je propose, cependant, une question à cette image très affirmative. Doit-on considérer de la même façon, ces traductrices et les traducteurs masculins? En d’autres termes, le lien des femmes à la traduction, doit-il être discuté sans une réflexion sur la place des femmes à cette époque?

Par exemple, Mme du Châtelet, seule traductrice des *Principia* de Newton encore aujourd’hui, insiste dans la préface du traducteur de la *Fable of the Bees* de Mandeville, d’un côté, que son rôle de traductrice est important et qu’il peut être considéré en tant que “négociant de la république des lettres.” Mais d’un autre côté, quand-même, en protestant contre le manque d’instruction des femmes à l’époque, elle proclame que c’est la cause de l’absence d’“une” génie créateur parmi des femmes. De son point de vue, à cause de l’inégalité des deux sexes, les femmes ignorent leurs talents et, ne peuvent pas le mettre à profit. Dans ces conditions, sa décision d’être traductrice, peut-elle être considérée comme étant de sa propre initiative? Les traductrices du “siècle des femmes,” pouvaient-elles ressentir de l’amour-propre pour leur travail?

Il est très rare de trouver au XVIII<sup>e</sup> siècle une femme comme Mme du Châtelet qui prend conscience de cette question de “genre,” à propos de son rôle de traductrice. Si nous examinons les textes d’autres femmes, cependant, nous pouvons trouver des cas analogues. Ma communication étudie le cas de Mme Lavoisier (Marie-Anne-Pierrette PAULZE-LAVOISIER : 1758–1836), une autre traductrice, dans ce même contexte.

Marie-Anne Lavoisier collaborait avec son mari, Antoine-Laurent Lavoisier (1743–1794) qui était à l’origine de la révolution chimique. Elle assistait aux expériences, prenait des notes, dessinait, gravait les instruments de laboratoire, et organisait des réunions afin de promouvoir la nouvelle chimie. Dès le début de son mariage précoce—Marie-Anne a épousé, à la veille de ses quatorze ans, Antoine Laurent, âgé, lui de vingt-huit ans, dont la réputation de grand savant était déjà faite, la jeune femme est amenée par son mari à travailler avec lui dans les divers domaines où se situent ses activités. Sa carrière de traductrice commence plutôt comme secrétaire privée de Lavoisier, qui lui, maîtrisait mal la langue anglaise. En apprenant cette langue, Mme Lavoisier put traduire de nombreux ouvrages de chimie et des lettres en anglais adressées à son mari. Et elle fait publier, peut-être à la demande de son mari, deux ouvrages de Richard Kirwan (1733-1812), un chimiste irlandais, opposé aux idées de son mari, c’est-à-dire un défenseur du phlogistique, l’ancienne théorie chimique.

Ces deux ouvrages (*l’Essai sur le phlogistique* (1788) et “De la forces des acides”(1792)) ne sont donc pas des traductions en faveur de l’auteur, mais opposées aux idées de l’auteur. Même si Mme Lavoisier insiste sur “l’extrême exactitude qu’exigent les matières scientifiques” dans sa “Préface du traducteur” de *l’Essai*, elle n’oublie jamais le but de ces traductions. Par exemple, elle utilise très souvent les termes introduits par la *Méthode de nomenclature chimique* publiée l’année précédente et dont Kirwan n’admettait pas la nécessité. Le nouveau nom est parfois ajouté entre parenthèses dans *l’Essai*. Lorsque Kirwan écrit “the dephlogisticated marines acid,” Mme Lavoisier le traduit par “l’acide marin déphlogistiqué (acide muriatique oxygéné).” Pour la deuxième traduction, “De la force des acides,” elle n’utilise que la nouvelle nomenclature. Bref, elle méprise complètement les idées de Kirwan sur ce point. Les modifications de cette sorte donnent clairement à voir la nature de cette traduction. Même si on ne lit que le texte traduit, diverses traces de la nouvelle chimie apparaissent.

De plus, l'*Essai* a une construction particulière (fig.1).

fig.1 The Construction of the *Essai sur le phlogistique*

chapter			chapter		
refutation as footnote or preface	<b>Kirwan</b>	refutation		<b>Section VII</b>	← Guyton de Morveau
Mme Lavoisier (preface) →	<b>Introduction</b>	← Lavoisier		" <b>VIII</b>	← Fourcroy
Mme Lavoisier (footnote) →	<b>Section I</b>	← Lavoisier	Monge (long footnote) → Laplace (long footnote) →	" <b>IX</b>	← Fourcroy + Berhtollet (long footnote)
Mme Lavoisier (2footnotes) →	" <b>II</b>	← Lavoisier		" <b>X</b>	← Fourcroy
	" <b>III</b>	← Lavoisier		" <b>XI</b>	← Lavoisier
	" <b>IV</b>	← Berhtollet		" <b>XII</b>	← Monge
	" <b>V</b>	← Berhtollet		<b>conclusion</b>	← Monge
	" <b>VI</b>	← Berhtollet			

Il y a une réfutation suivie, chapitre par chapitre. Ne se contentant pas de traduire, Mme Lavoisier rédige non seulement la préface mais aussi trois notes pour promouvoir la nouvelle chimie. De plus, les trois premières parties de cette traduction : la préface de Mme Lavoisier, l'introduction de Kirwan et la note de Lavoisier sur cette introduction sont déjà suffisantes pour obliger les lecteurs à penser que la doctrine de Kirwan est désuète.

L'*Essai* remporte un succès, car la traduction va conduire Kirwan à faire retraduire la version française et à faire publier cette traductions avec sa propre réfutation. La querelle attire les chimistes. Avec le *Traité élémentaire de chimie* (1789), l'œuvre principale de Lavoisier, l'*Essai* va contribuer à la conversion de plus en plus de phlogisticiens en pneumatistes, y compris Kirwan lui-même. Plus tard, Fourcroy, un collègue de Lavoisier et un des auteurs des réfutation pour l'*Essai*, rend hommage au travail de Mme Lavoisier comme "une traduction fidèle" dans son article "chimie" de l'*Encyclopédie méthodique*. Mme Lavoisier s'affirme alors non seulement comme simple traductrice, mais aussi comme authentique et militante antiphlogisticienne,

même si son nom n'est pas cité dans l'*Essai*.

Grace à ses activités, Mme Lavoisier avait la réputation d'une vraie "négociatrice de la république des lettres." Elle fit part de sa fierté d'être traductrice de l'*Essai* à Guyton de Morveau, un collègue de son mari et dont la maîtresse Mme Picardet était aussi une habile traductrice de textes scientifiques. Mme Lavoisier dévoilera, cependant, le fond de sa pensée à un autre chimiste suisse, Saussure, en décalant qu'elle n'a "d'autre mérite que la traduction." Même si Saussure lui dit des "choses aimables" sur ce sujet, elle ne peut ressentir de véritable "amour propre" à cause des gens qu'elle considère "plus habiles qu'[elle] et auprès de qui [elle est] bien **petite fille**".

Quelle contradiction! Sans son mari et ses habiles collègues, elle n'aurait jamais possédé une connaissance rigoureuse de la chimie. Ces savants sont, cependant, aussi les êtres qui menacent toujours son amour-propre. Il est vrai que Mme Lavoisier a pu commencer ses études scientifiques beaucoup plus tôt que Mme du Châtelet, qui a rencontré, à vingt-sept ans, Maupertuis, son véritable maître de mathématiques (calcul infinitésimal) et de physique. Par contre, cette "petite" Marie-Anne Lavoisier a été formée depuis sa tendre adolescence par un mari plus âgé et déjà reconnu comme savant, mais sans modèle ni collègue de même sexe. Cette sorte de l'éducation lui a donné à la fois un immense respect pour le génie créateur et l'impression qu'il ne lui était pas permis de jouer un rôle semblable. Dans cette même lettre à Saussure, Mme Lavoisier ajoute juste après le mot "petite fille," une phrase sur les progrès de la chimie : " La science chimique fait des progrès qu'il est bien difficile de suivre, et c'est à la nouvelle théorie qu'on les doit". Et bien-sûr c'est Lavoisier qui a créé cette nouvelle théorie, et

c'est justement un monument remarquable dans l'histoire des sciences.

Mme Lavoisier n'a probablement pas pu, jusqu'à la fin de ses jours, avoir une indépendance d'esprit dans le monde scientifique. En prenant cela en compte, l'image

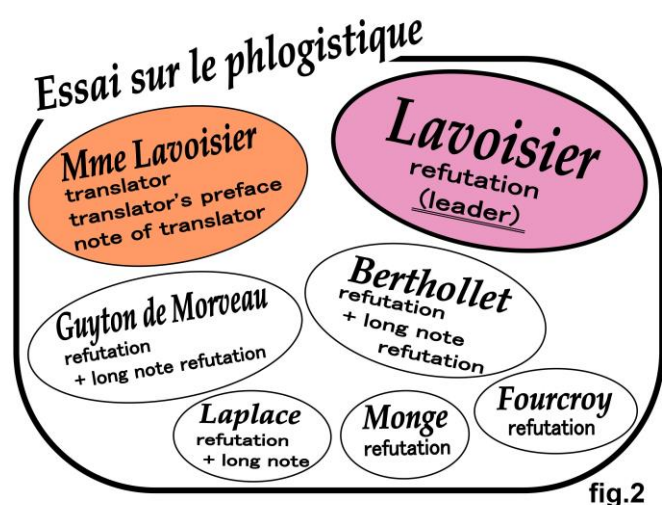


fig.2

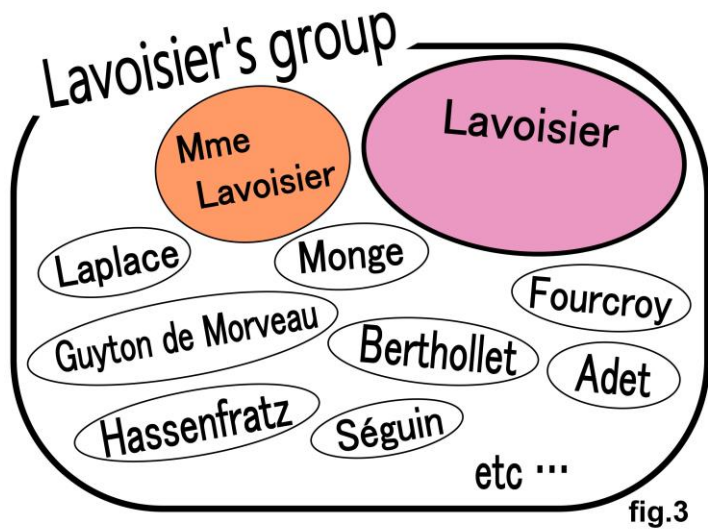


fig.3

personnelle de Mme Lavoisier dans l'équipe de son mari n'est pas celle que nous voyons en général en considérant ses activités (fig.2,3), mais n'est-ce-pas celle-ci (fig.4)?

Ou plutôt comme ça (Fig.5), si elle met trop l'accent sur le "génie créateur"? Ici, son

existence n'est qu'une partie de celle de son mari, ou bien encore peut-on dire que son identité dépend toujours de celle de Lavoisier. Grâce à son respect au génie créateur et ses connaissances strictes, la traduction de Mme Lavoisier est excellente. De plus, son manque d'amour-propre dans ce domaine est, paradoxalement au premier abord, aussi une des causes du niveau très élevé de sa traduction.

Il est vrai que les traductrices, fortes en langues comme Mme Lavoisier et Mme du Châtelet, favorisèrent la communication dans la république des lettres. Sans leur travail, ceux qui maîtrisaient mal les langues étrangères n'auraient pas pu arriver à comprendre les idées des savants étrangers. Ainsi nous ne devons pas oublier la question du genre

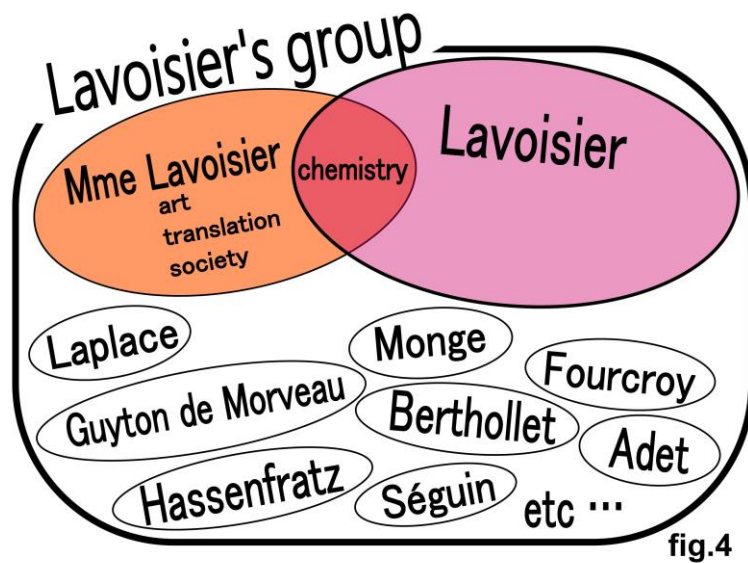


fig.4

derrière ces échanges culturels. Pour les femmes intellectuelles, traduire des ouvrages scientifiques grâce à la connaissance de langues étrangères n'était qu'un des choix qui n'étaient pas très loin de la norme de genre à l'époque. Ces

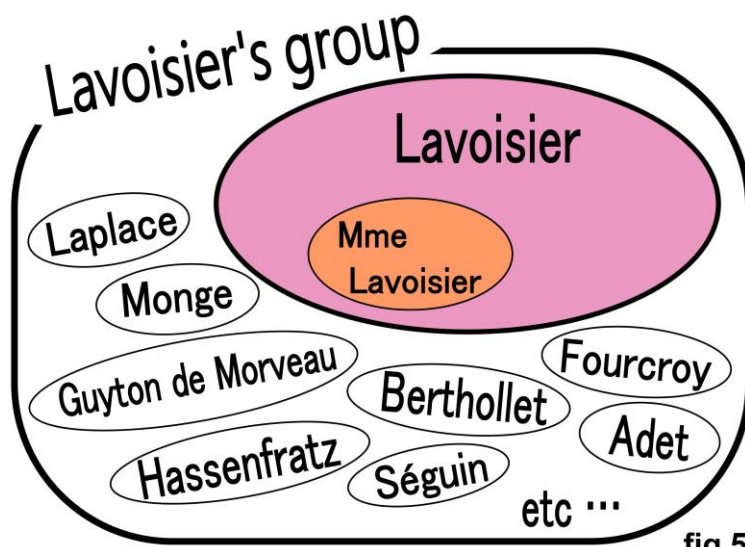


fig.5

traductrices ont trouvé, dans leur rôle de “médiatrice,” le moyen de satisfaire l’ambition de mettre leur talent au profit dans la république des lettres.